



Les parfums du souvenir

atelier d'écriture

Françoise Bony
Claude Menou
Madame Nicole



©*Memorialiste*, juin 2020
claire@memorialiste.fr
www.memorialiste.fr
06 01 74 36 74
ISBN 978-2-9568803-4-9

Les parfums du souvenir

Atelier d'écriture animé par memorialiste.fr

« *Mes souvenirs m'observent* »
Tomas Tranströmer

Le déconfinement tant attendu est enfin arrivé ! Le moment est venu de sortir, de retrouver nos proches, de les serrer dans nos bras, de travailler à nouveau avec nos collègues, de retrouver nos habitudes. Enfin, presque...

S'aventurer dans le monde nouveau se révèle plus délicat qu'il n'y paraît. L'ancien a disparu, et celui-ci n'est ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre... Une petite appréhension nous saisit à l'idée de l'avenir.

« *Pour savoir où aller, il faut savoir d'où l'on vient.* »

La force d'avancer, nous la puisons dans ce que nous sommes et dans ce qui nous construit. Voilà pourquoi j'ai proposé aux participants de cet atelier en ligne de revenir aux fondamentaux, de retrouver leurs souvenirs pour qu'ils en ressortent raffermissés et prêts à poursuivre la route.

Mais pas n'importe quels souvenirs, les meilleurs, ceux qui les ont rendus fiers et forts. Ceux qui leur murmurent à l'oreille : « Tu peux le faire ! »

Quel déclencheur plus puissant que les odeurs pour y parvenir ? Elles sont capables, en un instant, de faire ressurgir un univers entier.

Laissez-vous porter par les souvenirs des participants, qu'ils résonnent en harmonie avec les vôtres !

Claire Garand
biographe et écrivain-conseil chez memorialiste.fr
membre du [Groupement des Écrivains-Conseils](#)

Les parfums du souvenir

Odeur des feuilles d'automne

Quand l'automne, en saison, revient avec ses ciels chagrin, ses éclats de lumière basse, ses couleurs éclatantes qui contrebalancent le manque de clarté et la diminution du jour, ce qui me touche le plus, alors, c'est l'odeur des feuilles qui jonchent le sol.

Et particulièrement des feuilles de platane...

Bien souvent, cette odeur organique de décomposition végétale, mêlée à celle de la terre, de la mousse, me projette loin en arrière, sur le trajet de l'école, fait à pied, quatre fois par jour, lorsque j'étais enfant.

Une grande partie de ce trajet était bordée de gros platanes qui laissaient choir abondamment leurs larges feuilles.

Je me revois, à sept-huit ans, avec ma sœur aînée et d'autres enfants de notre âge (nous habitions tous à environ deux kilomètres de l'école et faisions le trajet en « meute »), traîner les pieds dans les feuilles, pour en amasser le plus gros paquet possible devant nos jambes, feuilles que nous poussions du pied jusqu'au genou, et, lorsque le tas était bien gros, nous plongions dedans !

Quelquefois, l'amorti n'était pas aussi doux que nous l'avions espéré !

Nous avions des feuilles plein la pèlerine et plein les cheveux. Dans les chaussures aussi !

Il fallait alors se secouer bien vite et poursuivre notre chemin en courant pour ne pas arriver en retard à l'école...

Cette odeur m'est toujours bien « présente » parce que, en quelque sorte, après avoir bien brassé les feuilles et la terre en raclant nos pieds, nous *mangions de la feuille* ! Le nez enfoui dans le gros tas !

Il s'y ajoute aussi le bruit. Le bruit de nos pieds traînants, le craquement et le bruissement des feuilles, le bruit de la chute, nos cris et le bruit de nos rires...

Françoise Bony

Ma première-née est venue au monde un après-midi de septembre.

Elle avait grandi, petite graine, dans les jours froids et courts, mais tendus de ciel bleu, de l'hiver montpelliérain 77. Un printemps tiède et doux avait suivi et, toute petite fille, elle ne prenait encore guère de place en ce monde. L'été m'avait vue jeune mariée aux cheveux noirs et courts, en robe courte, et légère encore.

Puis août avait passé, chaleurs lourdes, fruits mûrs et confitures, abricots, prunes, baignades fraîches dans les eaux scintillantes et vives du Galeizon que la vase et les rares algues vertes peinent à charger de leur odeur de rivière. Eaux vives, lumières claires perçant dans le feuillage des robiniers jaunissants, c'était la fin de l'été.

Après les premières pluies d'automne et la première semaine de reprise scolaire, ma première-née a toqué à la porte de ce monde, une première fois une fin d'après-midi, c'était encore un peu trop tôt et la nuit avait été calme.

Puis une deuxième au tout petit matin, et j'ai su qu'il était temps de partir à la maternité. Faire la route, laisser venir, attendre encore, attendre plus durement, espérer, attendre souffle après souffle, et affronter en plein accord ce déchirement de moi et la naissance.

Ma première-née est née à quinze heures quinze, toute petite crevette arrivée un peu trop tôt.

On était septembre, je devais reprendre mon poste le plus tôt possible pour des raisons administratives et je devais laisser ma nouvelle-née à des mains aidantes. Je la laissais après la tétée de six heures dans le lit tiède, et je partais dans la nuit, emportant dans ma petite 4L son odeur mêlée à la mienne.

J'ai conservé très longtemps le souvenir de la force de ce lien qui m'accompagnait au long de ma journée, marqueur d'absence,

marqueur d'inquiétude. Mère chatte en maraude, tension charnelle et animale. Mon bébé nouveau-né avait fait de moi une mère amoureuse et jalouse de son petit.

Claude Menou

Douces amères

J'ai toujours aimé les amandes. J'aime leur forme, ronde d'un bord, plume taillée de l'autre, le léger parfum qui s'en dégage lorsqu'on les broie.

Si on les grille avant, on obtient une pâte onctueuse, un beurre qui se tartine. Ce sont les meilleures tartines du monde, pour peu qu'elles soient adoucies d'un filet de miel.

Aux fourneaux et en pâtisserie, j'use et j'abuse de la farine d'amandes. Un liant léger, qui donne une texture particulière à toutes les créations en cuisine.

Mixées avec de l'eau, elles coulent comme le lait. Le lait d'amandes est souverain pour nourrir la peau et faire de vieux os.

Compagnes de marche et de voyage, je les *cousine* avec les épices qui viennent ensoleiller mon pain quotidien : courgettes au cumin, bouillon à la coriandre, agneau grillé au sel pimenté. Pour que leur parfum s'exhale, il faut les torréfier un peu.

Pour toi, lecteur, cette ode aux amandes et aux épices n'appellera que des échos culinaires. Mais pour moi, elle est un baume pour mon âme d'enfant, un révélateur de mémoire, l'écrin velouté et chatoyant où s'exposent les quelques souvenirs qu'il me reste.

Personne n'avait jamais évoqué pour moi le goût du soleil sur la peau, les marchés bruisants, la foule grouillante des rues de Wahran.

Ce sont les amandes, le fenouil, l'anis vert et le carvi, qui ont tendu ce fil entre l'enfance et le présent, un pont suspendu arachnéen, qu'on traverse en s'équilibrant comme on peut.

Cinquante-six années plus tard, en posant le pied sur la terre rouge d'Algérie, en arpentant les rues d'Oran, le fil s'est rembobiné en une pelote d'images et de senteurs, ramenant à moi deux toutes petites années de vie, le goût des amandes et des épices au sein de ma mère, juste avant le chaos et l'exode..

Madame Nicole

Souvenirs croisés

La soupe

Les épluchures brunes de pommes de terre tombent une à une sur le papier journal placé sur la toile cirée de la table de la cuisine.

Puis suivent celles des carottes, du gros navet blanc. Le poireau est fendu du vert vers le blanc, ses barbes sont coupées avec le trognon... Il est alors rincé sous l'eau puis débité en petits morceaux sur la planche à découper, on entend le claquement sec du couteau.

Les yeux me piquent déjà, moi qui suis assise à cette même table, le cahier ouvert, le crayon à la main, un œil sur les opérations à calculer, un œil sur les mains de ma maman qui, maintenant, débitent les carottes en rondelles, les pommes de terre et le navet en quartiers, qui enlèvent les fils de la branche de céleri et tranchent un oignon.

Mes yeux pleurent davantage, je ne vois plus guère les opérations. Je suis assaillie par les odeurs des légumes...

Mais, déjà, tout est jeté dans la cocotte et recouvert d'eau.

Prestement les mains maternelles rabattent le journal sur les épluchures, et hop, dans la poubelle !

Conjugaison maintenant ! Verbes du premier groupe, verbes en « er ».

Ah, ben tiens ! *Cuisiner* par exemple. *Je cuisine, tu cuisines, avec un « s »... je cuisinerai, nous cuisinerons...* C'est bon ! Je sais !

L'odeur a changé. C'est celle des légumes cuits, mélangés, qui s'exhale maintenant. Il fait chaud dans la cuisine, la vapeur d'eau ruisselle sur les vitres. J'aime l'odeur de la soupe...

J'ai fini les devoirs, je range le cahier dans le cartable, le crayon dans la trousse. C'est mon tour de mettre la table. Il faut que je me grouille !

Ma mère a déjà empoigné son gros fouet métallique et elle bat la soupe énergiquement. On va passer à table.

J'aime bien la soupe, et puis il paraît que ça fait grandir !

Nous voilà tous les cinq à table. Maman a agrémenté la soupe d'un bon morceau de beurre qui fond en faisant de gros yeux... Je plonge et replonge la cuillère dans mon assiette.

Les gros yeux, c'est mon papa qui les fait, maintenant !

À ma petite sœur ! Elle n'aime pas la soupe ! Elle la garde dans sa bouche en plissant les yeux et ne peut se résoudre à l'avaler. Son assiette est encore bien pleine alors que la mienne est vide...

Dans quelques minutes, ça va être la soupe à la grimace !

Françoise Bony

Pour je ne sais quelle raison, on m'avait confiée à ma tante pour une après-midi. J'avais six ans et j'avais encore mes tresses. J'étais une enfant dont ma mère dirait souvent lorsque je l'interrogeais sur mes premières années : « Oh toi, je ne me souviens pas, tu ne posais pas de problème, tu as appris toute seule ». Une enfant facile, ou peut-être pas, mais comment pourrais-je savoir à présent ? Les jours et les années passent et les voix se taisent. On peut tout imaginer...

Or donc ma tante habitait un petit appartement confortable. Elle était plus âgée que ma mère et mieux installée dans la vie. Elle avait du temps pour moi et ce jour-là elle me fit découvrir les couleurs à l'eau, les bases de l'aquarelle, et cela me parut absolument magique.

Elle tira d'un réduit encombré de Perlin Pin Pin et de piles de vieux numéros du *Journal de Mickey* auxquels mes cousines avaient été abonnées enfants, une petite boîte toute plate en métal, d'un jaune très pâle. Soulevant le couvercle de la boîte, elle me fit admirer huit petits godets de peinture rangés un peu à l'étroit sur deux rangs que séparait un espace central où était allongé un fin pinceau à poils noirs et corps rouge.

Puis elle revint de la cuisine avec deux couvercles de pots de confiture qu'elle avait remplis d'eau claire et qu'elle disposa sur la table où elle avait ouvert la boîte à aquarelle. Le réduit à trésors fournit une belle feuille de papier à dessin doux et épais. Enfin vint le moment magique. Humecter le pinceau délicatement dans le premier couvercle d'eau claire, caresser la surface du godet de couleur et du pointu du petit pinceau tracer sur la feuille une ligne pure et coulée. Le trait d'horizon, la surface de la mer, il serait ce que je voudrais.

Ensuite, la petite Claudie oublia le reste du monde tout entier en voyant ma tante plonger le pinceau dans le second couvercle pour le

rincer de son bleu, et ce ciel et cette mer se déployer en volutes légères. La magie était totale, j'étais sous le charme de l'aquarelle.

Cinquante-six ans plus tard, j'en ressens encore le ravissement et je crois sentir près de moi l'odeur fade et indescriptible de la peinture à l'eau.

Claude Menou

Mon père, ce héros

Chaque soir, mon père préparait ses affaires pour le lendemain. En point final, avant d'éteindre la lumière du salon, il retournait la bouteille d'eau de lavande sur un de ses grands mouchoirs de coton, soigneusement plié et repassé par ses soins. Il le déposait sur l'accoudoir du fauteuil et s'en allait dormir.

Le lendemain, il se rasait, après avoir frotté une pierre de talc blanc sur sa barbe de la nuit. Le point final de ce rituel cette fois-ci, c'était l'après-rasage sur ses joues lisses. Il s'habillait, enfilait son veston, glissait le mouchoir dans une poche, sa monnaie dans une autre, et il partait à l'ouvrage.

Pour une raison que j'ignore, certaines odeurs masculines, étrangères à ce récit, me ramènent à ces deux tableaux et au souvenir de mon père.

Il suffit qu'un homme se soit lavé au savon de Marseille, ou rasé au Brut, ou encore que s'attarde un peu le sillage de la pipe du voisin.

Ce voisin bourre sa bouffarde d'Amsterdamer, un tabac blond aux effluves de miel. Quand il passe dans l'escalier, son empreinte fait surgir, dans l'odeur de la lavande et du savon, la silhouette de mon héros d'enfance, du temps où il n'était pas encore descendu de son piédestal pour prendre chair, commune et banale, à travers les faiblesses déconcertantes d'un homme qui parle beaucoup, mais ne dit rien.

Madame Nicole

Vous avez aimé ces textes ?

Retrouvez les publications issues des ateliers précédents [sur cette page](#).

Les droits de tous les textes sont réservés pour tous pays à leurs auteurs.

La photo est libre de droits.

À propos

Mémorialiste est une entreprise de prestations en écriture : animation d'ateliers d'écriture, prête-plume pour rédaction de biographies, témoignages et fictions, conseil en écriture, bêta-lectures et relectures-corrections de récits. Plus d'informations sur memorialiste.fr

Claire Garand est auteur de romans (policier et science-fiction/fantastique) et de nouvelles. Elle vit et écrit en Bourgogne. Plus d'informations sur claire-garand.fr

